

Matière :

Destinataires :

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE?

Sujet : Qu'est-ce que la philosophie?

Auteur :

Date de publication

Sources :
<http://www.onelittleangel.com/sagesse/art/religieux.asp?mc=27>

SOMMAIRE

1	<u>NAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE</u>	<u>2</u>
2	<u>PHILOSOPHIE ET RELIGION</u>	<u>4</u>
3	<u>LA SAGESSE SOCRATIQUE</u>	<u>5</u>
4	<u>LE PHILOSOPHE SELON PLATON.....</u>	<u>6</u>
5	<u>TROIS QUESTIONS FONDAMENTALES</u>	<u>7</u>

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?

On peut répondre à cette question philosophique, peut-être la plus décisive de toutes, soit en tentant de recenser les diverses acceptions des mots «philosophie» et «philosophe» dans le langage de notre temps, où ils sont employés sans précaution («philosophie de l'entreprise», «philosophie du sport», «nouveaux philosophes», etc.), soit en explorant les différents systèmes qui jalonnent l'histoire de la philosophie, de l'Antiquité à nos jours. Par-delà les multiples variations du sens de ces termes, il convient de cerner l'essence de la philosophie et ses thèmes permanents.

L'étymologie du mot, d'origine grecque: philo, «j'aime»; sophia, «sagesse», définit la philosophie comme l'«amour de la sagesse». Cependant, il reste à savoir quelle est cette sagesse dont la philosophie est l'amour. D'autre part, si la philosophie est née en Grèce, depuis quand existe-t-elle, sous quelles formes s'est-elle manifestée et, enfin, s'il a existé des philosophes et s'il en existe encore, qui sont-ils et quelle est leur activité spécifique?

De telles questions ne peuvent recevoir immédiatement une réponse à la fois objective et neutre. En effet, la diversité des doctrines philosophiques et des figures de philosophes est si considérable qu'on se demande où commencer. Dès lors, on comprend que le célèbre professeur de philosophie Jules Lachelier ait pu, en 1864, inaugurer son cours à l'École normale supérieure par cet aveu volontairement provocant: «Qu'est-ce que la philosophie? Je l'ignore.»

1 NAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE

Au début du Vie siècle av. J.-C., en Grèce, plus précisément à Milet, en Ionie – ancienne colonie grecque d'Asie Mineure –, des hommes, réservant aux dieux seuls la qualité de «sages», se déclarèrent philosophes, c'est-à-dire simplement «amis» de la sagesse. Selon

une ancienne tradition, c'est Pythagore qui aurait forgé le mot philosophos pour désigner ceux qui s'intéressaient non pas aux événements et aux apparences, mais au principe de toute chose.

Le premier d'entre eux, Thalès de Milet (vers 625 — 547 av. J.-C.), n'a rien écrit. On sait seulement que, pour lui, l'élément premier de la nature était l'eau, tandis que, pour Anaximandre, c'était l'infini, pour Anaximène l'air, et pour Héraclite le feu. En fait, dès sa naissance, la philosophie s'est présentée, en opposition avec les mythes cosmogoniques de l'origine du monde, comme la science ou la connaissance vraie de la Nature. Et c'est cette connaissance qui devait permettre à l'homme de se tenir sagement à sa vraie place, entre les dieux et les animaux, au sein des éléments naturels.

Dans cette même perspective, la philosophie sera conçue très tôt comme une activité spécifique visant à procurer à ses adeptes le salut par la sagesse. Que faut-il entendre par cette sagesse (sophia), que les Latins nommeront sapientia? «Selon la définition des anciens philosophes, dira Cicéron, c'est la science (ou connaissance exacte et approfondie) des choses divines et humaines, ainsi que des principes sur lesquels elles reposent.» Or nulle autre activité, dans la cité des hommes, n'affiche un projet aussi ambitieux. Dès lors, philosophes et non-philosophes s'accordent implicitement sur cette idée que si la philosophie est possible, si elle n'est pas un vain mot, elle doit faire du philosophe un être qui a quelque rapport avec l'intelligence divine.

C'est pourquoi, dès leur apparition, les philosophes feront l'objet de railleries, de procès et de condamnations à la mesure de leur projet. Un certain hermétisme poétique enveloppe toutefois la hardiesse des premières conceptions philosophiques du monde. Il caractérise en particulier le langage des présocratiques de la fin du Vie siècle av. J.-C.: pour Héraclite d'Éphèse, dit l'Obscur (Skoteinos), la loi éternelle de la Nature est celle de «l'unité des contraires». Pour ce philosophe du devenir, «tout s'écoule» (panta rhei). Pour Parménide d'Élée, au contraire, «seul l'Être est absolu, un, immobile, éternel». Pour Empédocle d'Agrigente, enfin, c'est la discorde qui a rompu l'unité primitive et engendré le monde, avec ses quatre éléments: l'air, le feu, puis l'eau et la terre. De telles épopées, dont il ne nous reste d'ailleurs que des fragments, sont encore à mi-chemin de la poésie et de la métaphysique, ce qui permet à ces penseurs d'exprimer, sans crainte de représailles, leur vision grandiose de la Nature.

En revanche, avec le procès et la mort de Socrate, en 399 av. J.-C., les rapports entre la philosophie, d'une part, et le pouvoir politique et religieux, d'autre part, se sont établis, dès le début, sous le signe d'une concurrence ouverte ou d'une rivalité en profondeur et, en tout cas, d'une tension permanente.

2 PHILOSOPHIE ET RELIGION

Loin de s'ignorer, la philosophie et la religion, ces deux grandes productions de la pensée et de l'histoire humaines, n'ont cessé de se mesurer l'une à l'autre, s'affrontant avec des armes différentes (raison et révélation), sur un même champ de bataille, infiniment vaste: celui des choses divines et humaines, et des principes qui les fondent ou les maintiennent. De sorte qu'aux divers moments de l'histoire il y a toujours eu, entre philosophie et religion, conflit ouvert ou latent, ou attraction réciproque, voire dissolution intégrale de l'une des deux dans l'autre.

Ainsi, la religion, bien avant de se présenter, avec Thomas d'Aquin (1225 — 1274), comme la seule philosophie absolument vraie, commence par repousser et condamner toute «philosophie» pour cause d'impiété ou d'hérésie, comme elle le fit dans la Grèce antique dès le Ve siècle av. J.-C. En effet, ce siècle fut marqué par une série de procès en hérésie uniques dans l'histoire athénienne. Le refus de croire au surnaturel ayant été considéré comme un délit, la plupart des maîtres de la pensée grecque d'alors, dont la réflexion portait sur la Nature, furent bannis ou obligés de fuir.

Anaxagore de Clazomènes fut accusé d'impiété et condamné à mort pour avoir soutenu que le Soleil était une masse incandescente. Apprenant sa condamnation, il répondit que «depuis longtemps déjà, la Nature l'avait condamné à mort, ainsi que ses juges». Cependant, sauvé par Périclès, qui était son disciple, il paya une amende et dut s'exiler.

Protagoras d'Abdère, illustre sophiste contre qui Platon écrivit un dialogue (Protagoras), fut accusé à son tour d'impiété et chassé d'Athènes pour avoir dit que «des dieux, je ne peux savoir ni s'ils existent, ni s'ils n'existent pas, ni quel pourrait bien être leur aspect», et pour avoir écrit cette formule mémorable: «L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont, en tant qu'elles sont, de celles qui ne sont pas, en tant qu'elles ne sont pas.»

Diagoras de Mélos, autre sophiste, ayant commis un parjure qui resta impuni, tourna en dérision le culte des dieux. Sa tête fut mise à prix, et il dut chercher refuge à Corinthe, où il finit ses jours. Comme on lui montrait, en faveur de la Providence, les nombreuses offrandes

faites aux dieux par des navigateurs réchappés de naufrages, il rétorqua: «Que serait-ce si tous ceux qui ont péri avaient apporté les leurs!»

Quant au plus illustre de tous, Socrate, son procès revêt une signification philosophique exemplaire. Un certain Méléto, homme de paille du puissant Anytos, déposa contre le philosophe, alors âgé de soixante et onze ans, la plainte suivante: «Socrate est coupable de ne pas reconnaître comme dieux les dieux de la cité et d'en introduire de nouveaux; il est coupable aussi de corrompre la jeunesse. La peine demandée est la mort.» Déclaré coupable par 281 voix contre 220, mais invité à fixer lui-même sa peine, Socrate – maître en ironie – demanda que la cité lui rendît les honneurs dus aux héros, ou, à défaut, lui infligeât une faible amende. Il fut alors condamné à boire la ciguë.

3 LA SAGESSE SOCRATIQUE

La philosophie est ainsi née, avec la mort de Socrate, sous le signe de la suspicion. Elle a été condamnée par les pouvoirs en place, censés juger au nom de la société. Pourtant, Socrate a gagné son procès en appel, mais aussi celui de la philosophie. En effet, le succès ultérieur de cette figure déconcertante, dont les paroles ne cessent de nous tenir en éveil, atteste que Socrate représentait mieux que ses juges l'avenir de la pensée.

La leçon de Socrate a été recueillie et restituée par Platon – son élève – dans des dialogues qui gardent aujourd'hui encore toute leur vigueur. Pourtant, la sagesse socratique est philosophiquement paradoxale: c'est celle d'un homme qui, reconnu comme la plus haute figure du philosophe, n'a pourtant rien écrit et ne s'est jamais présenté lui-même comme sage. Il s'est contenté de débusquer, par ses questions (la fameuse ironie socratique), l'ignorance de ses interlocuteurs, qui se montre à nu derrière un langage sans rigueur et des pensées toutes faites.

Socrate est – comme le dit l'oracle – le plus sage des Grecs, parce qu'il sait qu'il ne sait rien, tandis que les autres croient savoir. Ils ignorent surtout qu'ils n'ont pas à recevoir la vérité de quelqu'un d'autre. C'est ce qu'illustre, dans un dialogue de Platon, le Ménon, le célèbre exemple du petit esclave qui, sans avoir jamais étudié, trouve tout seul la solution d'un problème de géométrie, guidé seulement par les questions opportunes de Socrate. En un temps qui séparait absolument les Grecs des «Barbares» et les hommes libres des esclaves, la sagesse socratique enseigne ainsi que la vérité s'offre à tous, sans appartenir à personne en particulier, fût-il Socrate. Car celui-ci prétend seulement accoucher les esprits (maïeutique), comme sa mère – la sage-femme Phénarète – accouchait les corps. Avec

Socrate, la philosophie «descendue du ciel sur la terre», comme dira Cicéron, s'annonce donc, en premier lieu, comme le refus de l'opinion et des préjugés auxquels le plus grand nombre souscrit aveuglément, sans y avoir réfléchi. De plus, les seules ressources humaines, telles qu'elles se trouvent en chacun, doivent suffire pour nous guider sagement dans nos recherches et nous procurer le salut. De tels principes, caractéristiques d'un humanisme de la raison, s'imposeront désormais à toute doctrine philosophique digne de ce nom. Mais, avec la mort de Socrate, la philosophie est loin d'avoir dit son dernier mot.

4 LE PHILOSOPHE SELON PLATON

Platon va reprendre les interrogations de son maître et couronner ses recherches par une doctrine politique, fondée sur la contemplation du Bien. La philosophie devient alors, au sein de la cité, une activité séparée, réservée à ceux qui auront opéré une conversion radicale de leur âme vers la lumière céleste. Délivrés de la caverne aux illusions, ils doivent s'élever jusqu'à l'Idée du Bien, avant de redescendre dans la cité, parmi leurs anciens compagnons de captivité, pour les éclairer à leur tour.

La philosophie se définit ainsi positivement comme une vocation élitiste de pédagogie politique, et négativement par opposition aux activités dont elle se distingue: celles des travailleurs, esclaves et artisans, des marchands, des guerriers, des magistrats. Activité spécifique de l'esprit, elle est appelée à faire du philosophe le guide spirituel de la cité. La philosophie voit alors s'ouvrir devant elle de très vastes perspectives, dans deux directions: vers l'Idée du Bien, qui l'éclaire comme le soleil, et vers la cité (polis), dont elle inspire les lois et règle les institutions.

Quant à la figure platonicienne du philosophe, qui s'inspire encore de Socrate, elle se dessine à son tour par opposition à son négatif: le «non-philosophe», qui aime son corps (philosômatos), les plaisirs (philèdonos), l'argent (philarguros), la richesse (philochrèmatos), le pouvoir (philarchos), les honneurs (philotimos) et les faux savoirs (philodoxos).

[...]

5 TROIS QUESTIONS FONDAMENTALES

Même en réservant à la théologie la solution du problème des rapports entre l'homme et Dieu, il reste à régler celui de la connaissance de la Nature et de la place de l'homme dans le monde. La méditation sur ces questions fondamentales met en jeu, depuis le «dogmatisme» jusqu'au «relativisme», toute l'histoire de la métaphysique.

Inaugurée par Aristote, la métaphysique est reconstruite par Descartes sous le nom de philosophie première (prima philosophia). Confiante, à l'instar du dogmatisme platonicien, dans la possibilité d'atteindre une vérité absolue, la théorie métaphysique de la connaissance connaît une «révolution copernicienne» avec Kant, fondateur de la philosophie critique, qui l'oriente désormais vers le relativisme.

Sans négliger la question de la connaissance, une autre lignée de penseurs se préoccupe avant tout de répondre aux problèmes de la morale, de ses règles et de ses fondements. À la question de savoir quel est le souverain Bien, les hédonistes répondent avec Aristippe de Cyrène (vers 425 — 355 av. J.-C.) que le Mal étant la douleur, le Bien, c'est le plaisir. Les eudémonistes, à la suite d'Épicure (341 — 270 av. J.-C.), rectifient cette conception en affirmant que le Bien, c'est plutôt le bonheur. En revanche, les stoïciens – Sénèque (4 av. J.-C. — 65 apr. J.-C.), Épictète (50 — 130), Marc Aurèle (121 — 180) – identifient bonheur et vertu, celle-ci étant définie par eux avant tout comme maîtrise de soi, constance dans l'adversité et résistance à la douleur. Ainsi se dessinent les grandes orientations qui continuent à s'affronter jusqu'à nos jours dans le vaste domaine de l'analyse philosophique des conduites individuelles et sociales et dans le débat sur le Bien et le Mal.

La philosophie ne se limite pas toutefois à l'examen des objectifs à court terme des actes humains. Aussi cherche-t-elle à rendre compte de ce que nous pouvons attendre ou espérer de l'activité humaine dans son ensemble. Cette ultime interrogation philosophique remet au premier plan la question des fins dernières de l'humanité, ainsi que les notions de finalité dans la Nature et de Providence divine.

Il est dès lors possible de définir la philosophie comme la réponse aux trois questions formulées par Kant: «Que puis-je connaître? Que dois-je faire? Que m'est-il permis

d'espérer?», qui désignent les domaines traditionnels de la théorie de la connaissance, de la morale et de la métaphysique.

Source : Données encyclopédiques, copyright © 2001 Hachette Multimédia / Hachette Livre, tous droits réservés.